

l'Église, Timour commença par acheter les généraux du sultan : « Le sultan avait envoyé trois émirs... Je décidai d'aller les trouver, et de leur offrir des sommes capables de les tenter, et d'arrêter le dégât dans le royaume, jusqu'à mon arrivée auprès de Touklouk-Timour. » Les trois émirs se laissèrent acheter. Où Timour avait-il pris l'argent? A coup sûr, l'oncle Hadji Seïf-Ed-Dine-Barlass, fuyant en Khorassan, avait emporté son trésor; Payezid Djelaïr avait fait maison nette; de rançonner les manants de Transoxiane, quand les bandes venues des Marches étaient au cœur du pays, on n'avait pas le temps; sur les vassaux rebelles qui après avoir assassiné Kazgane s'étaient mis à la miséricorde du sultan Touklouk, il n'y avait rien à tondre. Mais l'Église était riche, et aussi les moines; l'Islam avait ses *evkaf*¹, « biens de mainmorte »; c'était là son trésor accumulé pour la défense de la foi et des fidèles. Ce fut sans doute la caisse noire où Timour puisa largement, avec l'autorisation de son « conseil spirituel ». Les gens de religion ne barguignèrent pas, car après avoir acheté les « émirs », généraux de Touklouk, devant le sultan lui-même Timour ne pouvait pas se présenter les mains vides. Hardiment il vint se mettre en son pouvoir, dans l'ancre du tigre; de prime abord il séduisit tout le monde par ses grandes manières, par l'allure des gens à sa suite, et probablement aussi par ses libéralités. « Ma puissance en imposa aux émirs... leurs yeux furent éblouis, la magnificence de mes présents acheva de les gagner... le khan accepta mes dons de bienvenue. Souvent il me consultait, et toujours il suivait mon avis. »

Les avis qu'il donnait à ce sultan, brutal finassier de province, Timour les raconte avec sa hautaine désinvolture d'empereur, la conscience tranquille, en règle avec Dieu et

1. Pluriel de *Vakf, Vakouf*, « fondation pieuse, bien de mainmorte ».

l'État qu'il a gouverné dans un intérêt supérieur. Ces avis, c'est une suite de perfidies. Il n'y a point, dans ces trahisons dont il se vante, d'hypocrisie ni de capulation de conscience; c'est la morale d'un prince du XIV^e siècle qui veut rétablir l'État et restaurer la Foi; l'honneur féodal, le respect du pouvoir royal, le dévouement aux vassaux et compagnons ne reçoivent pas une atteinte. C'est avec une entière sincérité que Timour porte au sultan les doléances de ses sujets et de l'Église, et lui dénonce les malversations de ses trois émirs, après les avoir lui-même subornés : « Le sultan les condamna sur-le-champ à rembourser les sommes qu'ils avaient extorquées au peuple, il leur interdit l'entrée de la Transoxiane, leur retira le commandement et le remit à Hadji Barlass Mahmoud-Chah »; un Hadji, donc un dévot; un Barlass, c'est-à-dire un parent de Timour. Le résultat était inévitable; les émirs menacés de confiscation coururent droit à leurs terres pour défendre leurs châteaux, leurs casaux, leur bien et celui de leurs tenanciers, prirent la campagne dans leur pays des Marches, comme eût fait tout bon gentilhomme français de leur temps, s'il eût été maltraité par le roi de France. Serrés de près, ils tentèrent une chevauchée sur les marches de Kiptchak, pillant et branscant pour subsister, et mettant le Kiptchak à dos au sultan de Djagataï, qui ne pouvait ni renier ses vassaux, ni les contenir. « Le sultan, troublé, retourna aux Marches », c'est-à-dire à Khodjend, en Fergana, pays de médiocre ressource¹.

Pour se maintenir, pour faire face au Kiptchak en armes et aux vassaux révoltés, il fallait les revenus de l'inépuisable Transoxiane. Qui pouvait l'administrer mieux que ce jeune prince Timour, béni par l'Église, chéri par le peuple, si avisé

1. « La principauté, bien administrée, peut suffire à l'entretien de trois ou quatre mille gens d'armes », écrit cent quarante ans plus tard le Timouride Bâber, roi de Fergana (*Mémoires de Bâber*, p. 7).

au conseil, si hardi à la chevauchée, apparenté aux Djelaïr, chef désigné des Barlass, vengeur du grand Kazgane? « Il me remit sa lieutenance en Transoxiane, avec le sceau et les diplômes y afférant, et le commandement de dix mille hommes d'armes. » Le tour était joué; c'était un coup de maître. « Ce fut dans le commencement de mon élévation que je conçus et que j'exécutai ce dessein; l'expérience me prouva qu'un projet prudemment combiné fait plus de besogne qu'une armée de cent mille gens d'armes. »

Maître en Transoxiane, de par le roi et sans coup férir, Timour sentait bien que la vraie lutte allait commencer. Il n'avait point les visées épiques d'un Témoudjine. Toute sa vie, ce conquérant fut un roi calculateur, qui, à la rigueur, aurait su se résigner à rendre son pré carré, et qui tint comptabilité de ses entreprises¹. Ce qu'il voulait à ce moment, c'était la Transoxiane, rien que la Transoxiane, mais à la condition qu'elle fût assurément à lui, et à lui seul. Plus tard, on verrait. En attendant, il voulait être le maître à Bokhara, à Samarkande, dans ses fiefs apanagés de Kech et de Nakhcheb « jusqu'au fleuve », écrit-il, et rien de plus. Le projet était énorme, car une monarchie autonome installée en Transoxiane abolissait, de fait, le pacte autrefois conclu entre Tchinghiz-Khan et tous les Turcs, tous les Mongols. C'était la fin du Saint-Empire, la reconstitution des États indépendants dans l'Asie, la liberté de reconstruire un empire autre que celui du yassak, sur un plan nouveau. Cette énormité, Timour ne l'osa pas tout de suite. Sa loyauté de Turc s'effrayait d'un schisme national; il feignit de dormir, les yeux fermés, l'oreille aux aguets, guettant l'occasion. Son conseiller spirituel lui avait écrit : « La science de gouverner

1. *Teuzukat*. — Il en compte treize jusqu'à la libération de la Transoxiane; à partir de ce moment, il est souverain indépendant, et cesse de numéroter ses « projets et desseins », qu'il intitule simplement : « Mes dispositions pour... »

est faite d'une part de patience et de constance, et d'une part de négligence feinte; c'est l'art de paraître ignorer ce qu'on sait¹. » Nous approchons du siècle de Machiavel, et l'Asie avance sur l'Europe.

Quand Touklouk-Timour vit son jeune lieutenant général trancher du maître et, craignant un nouveau Kazgane, eut l'idée, pour se garantir en Transoxiane, de donner le pays en apanage à son fils Iliaz-Khodja, Timour eut l'art de feindre la négligence : « Le sultan manquait à ses engagements... il m'ôtait le gouvernement du royaume, pour le remettre entre les mains de son fils, dont il me faisait capitaine et conseiller... Je me démis du gouvernement, et j'acceptai la charge militaire². » Il savait bien ce qu'il faisait. Les gens des Marches amenés par Iliaz, tout fier de conduire sa première chevauchée royale, pillèrent, rançonnèrent, comme en pays conquis. L'Église protesta, les moines fulminèrent. Les hobereaux d'Almalik et de Turkestan se riaient de cette cléricalle : *Iki molla bir kichi, bir molla Khatoun kichi*³. — « Deux clercs font ensemble un homme; un clerc fait tout juste une femme. » — « Ils mirent aux fers soixante-dix Seïdes, fils de Seïdes. Iliaz-Khodja, sans autorité, ne pouvait ni contenir ces mécréants, ni les réprimer. »

Le moment était venu : « J'avais, dit Timour, mon crédit à fonder. Je tombe sur les *Euzbeg*⁴, je délivre l'opprimé des mains de l'oppresser. » Timour, c'est le bon chevalier, le redresseur de torts, le protecteur du peuple, le défenseur de la religion, le gardien de l'Église, qui met pieusement en tête de ses actes : *Min, Timour, Tengri Kouli*. — « Moi, Timour, serviteur de Dieu... » Le bon peuple l'acclame; les moines à cordelière, les Nakichbendi l'exaltent. Son canoniste

1. *Teuzukat*, traduction Langlès, p. 162.

2. *Ibid.*, p. 174, 175.

3. Diction euzbeg. (Vambéry, *Djagataïsche Sprachstudien*, p. 57.)

4. C'est le nom que vont porter désormais les gens des Marches.

lui écrit en l'appelant, en arabe, *Abou'l Mansour*, le Victorieux; parmi ces hobereaux et ces routiers des Marches eux-mêmes, les scrupules religieux s'éveillent; ils ont peur d'être damnés. « Mon expédition fit rebeller plusieurs capitaines d'Iliaz-Khodja, voire des Euzbeg. On écrivit à Touklouk-Timour que j'étais en révolte; il le crut, envoya des ordres pour me faire mourir; on remit les dépêches entre mes mains. » Avec son impériale assurance, Timour intitule tranquillement cette histoire « Mon deuxième dessein ».

Le point délicat, pour un loyal gentilhomme comme Timour, consistait à savoir s'il était, oui ou non, en rébellion contre son souverain légitime. La perte de l'honneur, le crime de forfaiture, la bassesse de félonie, l'épouvantaient. Dans son angoisse, il consulta les casuistes. L'Église trancha la question en excommuniant les gens des Marches : « Les docteurs et les chefs de la loi publièrent un décret qui autorisait l'expulsion et la destruction des Euzbeg. » Le décret, mis par écrit, était accompagné d'un formulaire dans lequel les adhérents s'engageaient à Timour, suivant la formule orthodoxe, répudiant le schisme chiite : « Suivant l'exemple et la conduite des quatre khalifes légitimes (Dieu leur fasse miséricorde!), les seigneurs et les gens du commun, les docteurs et les chefs de la loi¹, promettent de donner leur fortune et leur vie pour chasser, bannir, vaincre et exterminer le parti des Euzbeg, des tyrans qui portent la main non seulement sur les biens meubles et immeubles, mais sur l'honneur et les lois des fidèles. Nous jurons. Si nous violons le serment, puissions-nous perdre la protection de Dieu, et tomber sous la domination de Satan! »

Le serment prêté, l'absolution en poche, chef de cette ligue du Bien Public, avoué de l'Église, béni par les moines,

1. A la manière occidentale, les trois ordres : la noblesse, le clergé et le tiers.

Timour était en règle. Il était le premier gentilhomme de Djagataï et le meilleur chevalier; la politique avait assez fait de besogne, et d'assez bonne; dans ce cœur chevaleresque, la passion de la bataille, de l'aventure, du roman, débordait; il avait trop d'ennemis en Transoxiane pour être assuré de s'y maintenir; il s'y connaissait assez d'amis pour être certain d'y rentrer, de haute lutte et victorieux. En un tour de main, il rassembla ses vassaux, ses tenanciers de la maison de Barlass, la poignée de gentilshommes et de soudards attachés à sa personne, mit sa femme en selle à côté de lui, et gaiement montant à cheval, céda la place à Iliaz-Khodja, s'en alla tout droit au pays des grandes aventures, dans la montagne, pour batailler pendant que l'Église travaillerait.

« A ma sortie de Samarkande, je n'avais pas plus de soixante gens d'armes à ma suite... je résolus d'aller en Badakhchan, faire alliance avec les princes du pays. Je saluai sur ma route le pieux ermite, monseigneur Kolal, qui daigna me prescrire lui-même la conduite que je devais tenir. Il éveilla mon attention sur le Kharezm; je lui promis une année du revenu de Samarkande lorsque je serais vainqueur. »

Au moment où il allait se faire capitaine d'écorcheurs, Timour payait déjà l'Église en roi.

Le légitime souverain djagataïde se crut maître du terrain. Depuis tant d'années plus qu'à demi autonome par la négligence de ses rois, l'insolente Transoxiane allait enfin rentrer dans l'ordre. De la hautaine maison de Barlass, il ne restait rien; Seïf-Ed-Dine s'était justicié, fuyant en Khorassan; Mahmoud-Chah se soumettait; Timour se bannissait lui-même; des Djelaïr, il était à peine question; le chef de la maison, Payezid, avait suivi Seïf-Ed-Dine chez les hérétiques, s'était mis hors la loi. Il semblait que, malgré toute sa ferveur religieuse, la Transoxiane turque restait attachée à ses souverains, à son Yassak, aux souvenirs de la gloire que tant

de ses enfants avaient partagée avec les Mongols, au temps des Yelvadj, du grand Mahmoud et de Masoud-Beg. En installant son fils Iliaz à Samarkande comme prince apanagé, Koutlouk-Timour donnait, en somme, aux autonomistes transoxianais toutes les satisfactions qu'ils pouvaient désirer. Les vassaux en possession hésitaient, les ligueurs comme les autres, malgré leurs beaux serments; en vain Timour les attendit dans la montagne, aux portes de Samarkande: « Une semaine s'écoula, et personne ne vint. » Les conjurés eux-mêmes dénoncèrent le lieu du rendez-vous. Le sultan mit aux trousses du rebelle mille hommes d'armes, sous le commandement d'un capitaine éprouvé, Tekel-Bagatour, avec mission de le ramener mort ou vif.

Rabattu des montagnes, coupé des marches de Khorassan où il cherchait à se réfugier, le jeune chevalier n'avait plus de recours qu'en son épée. Autour de lui, une poignée de compagnons et de domestiques, son beau-frère, sa femme, ses gentilshommes, tous fleurs de courtoisie, lecteurs de romans de chevalerie comme le maître, et vingt-six ans dans le cœur; Timour envoya la politique au diable et se battit. « Des mille cavaliers de Tekel, il n'en échappa que cinquante, et de mes soixante, il n'en resta que dix, mais la victoire nous demeura ¹. » Les Euzbeg et les Mongols des Marches étaient trop connaisseurs pour ne pas s'émouvoir de si belles armes, même faites à leurs dépens. Plus tard, vieilli, tout-puissant, l'empereur Timour tressaillera encore au souvenir de leur admiration chevaleresque, et racontera qu'ils s'écrièrent: « Ce Timour est étonnant! Dieu le très haut et la fortune se rangent de son côté ². » Le roman de cape et d'épée commençait; pendant trois ans, le conquérant mena

1. *Teuzukat*, Langlès, p. 181. Chérif Ed-Dine dit qu'il ne resta que sept hommes à Timour; il ne compte sans doute pas trois manants à pied, gens de peu.

2. *Ibid.*

noblement cette vie « de vaillantise et de hasard ¹ », qui allait lui gagner les cœurs de la chevalerie dans la Transoxiane et jusque dans l'Iran, vaincre les défiances invétérées des hobereaux turcs contre les gens d'Église et les robins. Dans cette vie d'aventure, tantôt héros de roman, tantôt capitaine d'écorcheurs, pas un instant Timour n'oublia le pacte qu'il avait conclu avec les moines et le peuple de Transoxiane; sa gloire est d'y être resté fidèle jusqu'au delà du triomphe et de la toute-puissance, jusqu'à la dernière heure. Héros d'aventure, chevalier errant, conspirateur romanesque, conquérant de l'Asie, toujours il resta le roi de Transoxiane, le chef de la noblesse de Mavera-an-Nahr, le dévot affilié des confréries, protecteur de ses moines de Bokhara, compère de ses aimés et féaux bourgeois de Samarkande.

Échappé aux hasards de sa bataille contre Tekel, abandonné par trois compagnons félons qui lui ont emblé ses trois meilleurs roussins, chevauchant seul avec sa femme pour unique écuyer, Timour tombe aux griffes d'un malandrin détrousseur de gens, qui l'enferme dans le cachot de son donjon, et le fait garder à vue. En bon chevalier, Timour épie les coupe-jarrets qui le gardent, saute à la gorge du plus méchant, le désarme, et court, l'épée haute, à la chambre de son détrousseur qu'il apostrophe en beau style de roman: « Honteux de sa vilénie, ce châtelain balbutia, me fit des excuses, me rendit mes chevaux et mes armes. » Don Quichotte eût admiré ce beau trait, mais combien plus encore celui qui vient après, où l'on reconnaît un vrai chevalier errant: « Je m'enfonçai dans le désert... le second jour, nous rencontrâmes quelques masures; je mis pied à terre. Aussitôt, une bande de Turcomans fondit sur moi, criant: A la

1. *Mardane ve Kazak*. Le mot est de son descendant le Grand-Mongol Bâber, qui se l'applique à lui-même et à ses propres aventures; voir plus haut, p. 64. La traduction littérale est « chevaleresque et marronne ».

détrousse ¹! Je pensai d'abord à ma femme; je la jetai dans la mesure derrière moi, puis je chargeai leur troupe. Aux premiers coups, ils me reconnurent; l'un d'eux cria : C'est Timour! et se jeta à mes pieds. J'acceptai son hommage d'une mine affable; je posai mon chaperon ² sur sa tête, et ces gens-là furent à moi. »

Peu à peu, la compagnie de messire Timour grossissait. Par petites bandes, les aventuriers de Transoxiane, voire ceux de Khorassan, routiers sans emploi, gentilshommes mécontents, ambitieux en quête d'un patron venaient le rejoindre; il y en avait de Turcs, et d'Iraniens aussi, des Tadjik, comme on disait; on commençait à ne plus les distinguer les uns des autres; la confusion des noms qu'avait introduits le calendrier des saints musulmans effaçait la différence des origines et aidait à la fusion des races. Ce fut Mobarek-Chah, un Tadjik, gouverneur d'une petite place, qui vint d'abord; avec lui, des Seïdes, descendants du Prophète, affiliés aux confréries pieuses, et des vilains, manants du pays. Quand le bon chevalier compta deux cents braves autour de lui, il ne douta plus de rien : « Avançons vers Samarkande, leur dis-je; je vous cacherai dans les villages autour de Bokhara; moi, j'irai dans la banlieue de Samarkande; je parlerai aux tribus ³, au peuple, je les gagnerai, je vous donnerai le signal, nous tomberons ensemble sur les gens des Marches, sur Iliaz, et avec l'aide de Dieu, nous con-

1. Je suis obligé d'arranger la traduction de Langlès, qui ne savait pas le djagataï. Il lit, dans la traduction persane, *aghari*, qu'il déclare ne pas comprendre (p. 484); c'est le mot turc *oghri*, qui signifie « brigand, détrousseur de grands chemins ».

2. Sans doute, au chaperon il y avait quelque perle, comme Timour avait coutume d'en mettre, au témoignage du bon chevalier espagnol Ruy Gonzalez de Clavijo, qui lui porta plus tard les compliments du roi de Henri de Castille. Avec sa hauteur souriante, Timour aimait donner; sa libéralité lui attirait autant de partisans que ses beaux coups d'épée d'admirateurs et d'envieux.

3. C'est-à-dire à la noblesse turque des campagnes.

querrons la Transoxiane... Nous récitâmes le premier chapitre du Koran... et je partis pour Samarkande. »

Dans un village près de Bokhara, en vraie princesse d'aventure, la femme de Timour s'était cachée, conspirant de son côté, espionnant, ourdissant l'intrigue féminine; il n'y avait pas au fond des harems cœur de dame qui ne battît pour un prince si aimé, pour une princesse si aimante. On se racontait les torts que ce tyran Koulouk faisait à Timour, car du premier coup il s'était posé en victime : « Koulouk m'avait montré lui-même les chartes passées entre Kaïouli et Kaboul-Khan, ses ancêtres et les miens ¹. » Lui, rebelle! Il repoussait, de tout son honneur, cette note d'infamie! On l'avait lâchement calomnié; personne que lui n'était plus dévoué au roi; mais pouvait-il supporter la vue de l'Église insultée, de la noblesse bafouée, du peuple opprimé? N'avait-il pas le devoir de défendre sa vie menacée par les méchants traîtres qui l'avaient fait perdre auprès du sultan? Certes, le sultan reviendrait à la raison et à la justice. Dans les harems, dans les marchés, jusque chez les pauvres paysans, on se disait les malheurs de cette noble princesse, de cette belle jeune femme, petite-fille du grand Kazgane, du Faiseur de Rois, constante épouse de ce vaillant, de ce pieux, de ce généreux seigneur, du Keurekène, du « beau » Timour. Si les textes et les chroniques ne disent rien de ce sentiment populaire, la légende l'a merveilleusement conservé ².

Il est nécessaire d'insister sur le roman de jeunesse de Timour : il crée un type, celui du roi gentilhomme, auquel les princes d'Asie, successeurs de Timour, s'efforceront désormais de ressembler jusqu'à l'arrivée des Euzbeg; c'est Timour que le prince asiatique du xv^e siècle, demi-aventurier, demi-

1. *Teuzukat*, p. 174. Voir plus haut, p. 445.

2. M. Radloff a retrouvé chez les Kirghiz, et chez les Tatars de Sibérie, des chansons de Timour; elles sont pleines de la tendresse du héros, de sa piété, de ses malheurs. Dans la chanson kirghiz, le méchant empereur en-